

Brochure d'accompagnement de l'exposition



*Des Val-de-Marnais remarquables...
des Légionnaires remarquables*

Par Michel MERCKEL

de l'

ANCGVM

Association Nationale des Croix de Guerre
et de la Valeur Militaire
Section du Val-de-Marne

SMLH



VAL de
MARNE
Le département



Avant-propos

Lorsque Michel BUGEAUD, président du Comité de l'ANCGVM du Perreux-sur-Marne, m'a demandé de faire cette brochure d'accompagnement à l'exposition « *Des Val-de-Marnais remarquables, des légionnaires remarquables* », j'avoue ne pas avoir été très enthousiaste. Si je connaissais quelques personnages, d'autres m'étaient quasiment inconnus. Mais, au vu de notre amitié doublée de complicité, comment lui refuser ?

La conception

J'ai donc d'abord voulu être en complémentarité avec les textes accompagnant l'exposition. Dans un souci de clarté, j'ai fait le choix d'écrire chaque biographie sous forme de paragraphes courts en la limitant à une page.

Je n'ai, bien sûr, rien inventé et me suis appuyé sur des faits réels. Afin d'être au plus près de la vérité historique, je me suis référé à de nombreux documents en croisant chaque information.

La construction

L'enfance reste un moment essentiel dans le développement de tous, aussi ai-je situé chacun dans ce moment de sa vie. J'ai ensuite essayé de faire ressortir ce qui justifie les honneurs dont ils ont été les récipiendaires. Pour terminer, j'ai mis en valeur ce qui les relie au Val-de-Marne.

Conséquence

Ce travail de mémoire m'a passionné et profondément ému. Je me suis attaché à chaque personnage, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je les appelle par leur prénom. Il m'est impossible d'en ressortir un particulièrement. J'ai vécu leurs joies, leurs doutes, leurs révoltes, leurs peines. J'ai admiré leur volonté, leur courage, leur détermination, leur engagement. Je me suis indigné quant aux injustices dont ils ont été les victimes et j'ai vibré à leurs réussites.

Conclusion

En leur attribuant la Légion d'Honneur, c'est la Légion d'Honneur qu'ils honorent et s'ils ont marqué par leur personnalité le Val-de-Marne, c'est la France et l'espèce humaine qu'ils ont fait rayonner.

À nous de leur faire une place dans notre mémoire.

Michel MERCKEL

Portraits

- Sarah BERNHARDT** « *La divine au service de la France* »
- Claude BERTHOLLET** « *Une véritable science* »
- Pierre BILLOTTE** « *Servir la France* »
- Édouard BLED** « *La grammaire à la portée de tous* »
- Adrienne BOLLAND** « *La rage de voler* »
- Joseph Bienaimé CAVENTOU** « *Le découvreur de la quinine* »
- Louis DAGUERRE** « *La photo pour tous* »
- Pierre DAUMESNIL** « *Le sauveur de Bonaparte* »
- Alexandra DAVID-NÉEL** « *La recherche de l'apaisement* »
- Eugène DELACROIX** « *La Liberté guidant le peuple* »
- Victor DURUY** « *L'école au service de toutes et tous* »
- Denise FOUCARD** « *Une vie de militante* »
- Michel GERMA** « *Au service du Val-de-Marne* »
- Henri GROUES** « *Le fondateur d'Emmaüs* »
- Alice GUY-BLACHÉ** « *1000 films en 17 ans* »
- Marceau LONG** « *Au service de l'intérêt général* »
- Georges MÉLIÈS** « *La malice au coin des yeux* »
- Alain MIMOUN** « *Toujours y croire* »
- Roland NUNGESSER** « *Le Val-de-Marne dans le cœur* »
- Alain POHER** « *Au service de la France* »
- Lazare PONTICELLI** « *La France au cœur* »
- Claude ROUGET de LISLE** « *Allons enfants de la Patrie...* »
- Germaine SABLON** « *Une vie à chanter* »
- Léopold Sédar SENGHOR** « *Symbole de la Francophonie* »
- Germaine TILLION** « *Chanter pour résister à la barbarie* »
- Marie-Claude VAILLANT - COUTURIER** « *Ne pas oublier* »
- Gaston VIENS** « *Orly au cœur* »



La patriote

Sarah BERNHARDT Chevalier de la Légion d'Honneur

« *La divine au service de la France* »

23 octobre 1844 - 26 mars 1923

Sarah Bernhardt est née à Paris le 22 octobre boulevard Saint-Honoré ou le 23 octobre rue de l'École-de-Médecine ou le 25 septembre rue de la Michodière ? La destruction de son acte de naissance dans l'incendie de l'Hôtel de ville de Paris en 1871, avec tous les registres d'état civil, ne permet pas de lever le mystère. Mais qu'importe, elle a réellement existé et a eu un fils Maurice. Sa mère, d'origine hollandaise, est une courtisane connue sous le nom de « Youle ». On ignore qui était son père. Vers quatorze ans, elle est reçue au concours du Conservatoire. Son talent, son audace et son mépris des conventions vont faire d'elle une des plus grandes actrices françaises.

L'amputation

Suite à une tuberculose osseuse, son genou droit est de plus en plus douloureux, aucun remède ne la soulage. Sarah demande à être amputée. Le 22 février 1915, elle aurait chantonné la Marseillaise en partant pour la salle d'opération ! Durant les deux mois de convalescence, elle essaie de nombreux modèles de prothèse pour finalement décider de s'en passer au profit d'une chaise à porteur qu'elle fit construire en style Louis XV.

L'engagement patriotique

La guerre fait rage, Sarah veut manifester son soutien aux Poilus. Elle prend part à un documentaire filmé « *Ceux de chez nous* » destiné à mettre en valeur la culture française décriée par les Allemands. Elle tourne un film intitulé « *Mères françaises* » dans lequel elle joue le rôle d'une maman perdant son fils à la guerre. Sur un poème dramatique d'Eugène Morand « *Les cathédrales* », elle crée une pièce de théâtre qui donne la parole aux cathédrales de Strasbourg, Reims et Verdun qui subissent la violence destructrice de la guerre. Devant un décor de champ de bataille, elle y tient le rôle de la cathédrale de Strasbourg.

Le théâtre des Armées

Le patriotisme de Sarah ne peut se contenter de donner des représentations classiques, elle veut être au milieu des soldats. Elle s'engage au « *Théâtre des Armées* » et crée une pièce « *Du théâtre au champ d'honneur* ». Elle y tient le rôle d'un soldat gravement blessé qui cherche l'endroit où est caché le drapeau de son bataillon pour le brandir dans un dernier geste héroïque juste avant de mourir. Ses représentations finissent en apothéose par le cri de « *Aux armes !* » qu'elle fait suivre par « *La Marseillaise* ». Avec son talent, sa passion et sa « jambe de bois », Sarah fait un triomphe devant les Poilus qui la surnomment « *La mère la chaise* ».

Voyage aux États-Unis

Mais elle veut aller plus loin. Elle s'embarque le 30 septembre 1916 pour les États-Unis afin de convaincre l'opinion américaine d'entrer en guerre aux côtés de la France. Elle y donne plus d'une centaine de représentations. À chacun séance, quand elle entre en scène, le miracle se produit. La vieille dame de 72 ans se métamorphose en un personnage débordant d'énergie et de patriotisme. Le public américain, sous le charme, lui rend à chaque fois une vibrante ovation. Quand le 2 avril 1917, les États-Unis déclarent officiellement la guerre à l'Empire allemand, à sa manière, Sarah a pesé sur cette décision déterminante quant à l'issue du conflit. Elle rentre en France en octobre 1918, elle aurait débarqué au Havre exactement le jour de l'armistice, le 11 Novembre 1918 !

Sarah BERNHARDT et le Val-de-Marne

La vie privée de Sarah est assez mouvementée et les détails en sont souvent incertains. Par contre, on sait qu'elle a encouragé l'acteur Albert Darmont à construire un théâtre antique en plein air à Champigny-sur-Marne, inauguré le 23 juillet 1905. Elle y réside quelques temps. Elle décède à Paris et repose au cimetière du Père-Lachaise.



Le chimiste

Claude BERTHOLLET *Grand Officier de la Légion d'Honneur*

« *Une véritable science* »

9 décembre 1748 - 6 novembre 1822

Claude est le sixième d'une fratrie de neuf enfants. Né à Talloires dans le duché de Savoie rattaché au royaume de Sardaigne où son père est notaire, il fait ses études secondaires à Annecy. Grâce à une bourse royale, il poursuit ses études de médecine à l'université de Turin, en sort diplômé en 1768.

Ses débuts à Paris

Il choisit Paris pour venir y étudier la chimie. Étranger, pauvre, car sa famille ne l'aide pas, il obtient la protection du Duc Louis-Philippe d'Orléans. Celui-ci met à sa disposition un petit laboratoire. Claude y commence ses recherches et fait paraître en 1776 son premier mémoire dans le *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*.

Du médecin au chimiste

Naturalisé français en 1778, il obtient le grade de Docteur Régent et peut enseigner à la Faculté de Médecine. Il y valorise la chimie qui, selon lui, « *doit être le flambeau qui éclaire la médecine dans le choix des moyens de guérison qu'elle emprunte à la Nature* ». Dans le même temps, devant l'intérêt que suscitent ses travaux scientifiques, Claude est élu membre de l'Académie des Sciences en 1780. Il y déploiera son activité pendant plus de trente-cinq ans.

Les « lessives de Berthollet »

En 1784, il est nommé directeur des Teintures à la Manufacture royale des Gobelins. Ses recherches le conduisent à découvrir les propriétés du chlore et de ses dérivés. Les « *lessives de Berthollet* », dont l'une est appelée aujourd'hui *Eau de Javel*, se répandent rapidement en Europe, sans qu'il n'en tire aucun profit personnel. Publiés en 1791, ses ouvrages, *Les éléments de l'art de la teinture*, deviennent aussitôt une référence internationale. Parallèlement, il travaille avec Lavoisier à l'élaboration d'une nouvelle nomenclature chimique qui est publiée en 1787. Reconnu et honoré, Claude est nommé membre de la Royal Society de Londres, de la Société hollandaise des Sciences de Haarlem et de l'Académie des Sciences de Turin.

Au service de la Révolution

Après la révolution de 1789, il est le modèle de « l'homme nouveau » qui ne doit rien à la naissance et à la richesse, mais tout au mérite personnel. L'enseignement secondaire laïc se met en place, Berthollet devient professeur à l'École Normale de l'An II et, pour former une nouvelle élite scientifique en 1794, il prend une part active à la création de l'École Polytechnique. Mandé en 1796 de participer à la campagne d'Italie, il y rencontre le jeune général Bonaparte qui est un passionné de science. Une réelle amitié se noue et dès le retour en France, il charge Claude et son ami Monge, un mathématicien, d'organiser l'Expédition d'Égypte. Comblé d'honneurs pendant le Consulat et l'Empire, il sera nommé Pair de France par Louis XVIII en 1815 et membre de l'Académie de Médecine dès sa création en 1820.

Une étonnante modernité

Si c'est un savant exceptionnel, il reste très lucide quant aux grandes questions que soulèvent ses découvertes. Il s'interroge constamment sur cette science qui se construit, les problèmes éthiques qu'elle génère, les rapports qu'elle lie avec le pouvoir politique et le devenir de ses applications.

Claude BERTHOLLET et le Val-de-Marne

En 1801, il achète une propriété à Arcueil qu'il équipe d'un laboratoire. La Société d'Arcueil assure la diffusion de ses « *Recherches sur les lois de l'affinité* » et « *L'Essai de statique chimique* ». Alors qu'il vient d'être nommé maire, sa santé s'altère, une septicémie l'emporte en trois jours. Après des funérailles grandioses, il est enterré au cimetière de Cachan.



Le soldat

Pierre BILLOTTE *Grand Officier de la Légion d'Honneur*

« Servir la France »

8 mars 1906 - 29 juin 1992

Fils du général d'armée Gaston Billotte, « mort pour la France » le 23 mai 1940, Pierre est né à Paris. Il passe son baccalauréat au lycée Stanislas, poursuit des études de droit et de sciences. Admis à Saint-Cyr en 1926, il en sort sous-lieutenant de la promotion Pol Lapeyre.

Une carrière fulgurante

Affecté au 46^e RI, promu lieutenant en octobre 1930, il sert dans l'infanterie coloniale en Indochine jusqu'en avril 1932. En 1934, il est admis à l'École Supérieure de Guerre. Promu capitaine en décembre 1936, il est affecté au Grand Quartier Général fin 1939.

Combattant de la Seconde Guerre mondiale

En mars 1940, il commande le Bataillon de chars n° 41. Il se distingue le 12 juin à Mourmelon où, avec ses hommes, il résiste jusqu'au dernier char. Blessé, il est fait prisonnier. Emprisonné à l'*Oflag II D* en Poméranie, il parvient à s'évader et rejoint l'URSS, le 1^{er} février 1941.

La libération de la France

Le 30 août 1941 avec 185 camarades, il embarque sur l'*Empress of Canada* pour gagner Londres où ils arrivent le 9 septembre 1941. Il signe alors son engagement dans les Forces Françaises Libres. Promu lieutenant-colonel en décembre 1941, il devient, en mai 1942, chef de l'État-major particulier du général de Gaulle. Le 7 août 1944, Pierre débarque en Normandie et participe aux combats de la libération de la France.

La démission de l'Armée

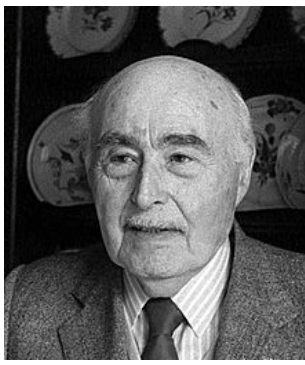
Il est promu général de division en mars 1946. Cette même année, nommé chef de la délégation française auprès du Comité d'État-major des Nations Unies, il démissionne de cette fonction et de l'armée quatre ans plus tard pour protester contre la politique trop atlantiste du gouvernement.

La carrière politique

En 1951, élu député de la Côte-d'Or, il est, du 6 octobre 1955 au 1^{er} février 1956, ministre de la Défense nationale et des Forces armées dans le cabinet Edgar Faure. Président du Mouvement International de l'Union Atlantique de 1957 à 1966, élu en novembre 1962, député de la 48^e circonscription de la Seine, il est également directeur délégué de l'hebdomadaire *Notre République* de 1963 à 1966. De 1966 à 1968, Pierre est nommé Ministre d'État chargé des Départements et Territoires d'Outre-mer dans le 3^e et 4^e gouvernement Pompidou. En 1977, il devient président du Mouvement pour le Socialisme par la Participation.

Pierre BILLOTTE et le Val-de-Marne

Élu député de la 5^e circonscription du Val-de-Marne de novembre 1967 à 1978, Pierre est aussi maire de Créteil de 1965 à 1977, il est le créateur du nouveau Créteil. Cette réalisation a été un projet colossal concentrant de nombreuses prouesses architecturales. L'idée est de faire de Créteil une vraie ville, organisée sous forme de quartiers reliés entre eux par des passerelles et fonctionnant chacun en vase clos avec ses logements, ses équipements sociaux, ses emplois. Mais en 1973, avec la crise pétrolière, l'emploi n'est plus là, Pierre prévoyait 110 000 à 120 000 habitants, il n'y en aura que 58 000. Il ne finira pas l'œuvre telle qu'il l'avait imaginée. Décédé à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt, il repose au cimetière communal de Créteil. Ce gaulliste de gauche laisse le souvenir d'un homme au tempérament impétueux, courageux et audacieux.



Le pédagogue

Édouard BLED *Officier de la Légion d'Honneur*

« La grammaire à la portée de tous »

18 janvier 1899 - 29 décembre 1996

Fils d'un contremaître de la Manufacture des tabacs de Paris, devenu ensuite chef de service dans l'administration des finances, Édouard Bled passe une jeunesse heureuse. Brillant élève, il est reçu à l'École Normale d'Instituteurs d'Auteuil en 1916. Après son service militaire, il est nommé en 1922 sur son premier poste à Morcerf en Seine-et-Marne. En août 1933, il épouse une institutrice, Odette Berny.

La démarche pédagogique

Très investi dans sa fonction, le couple fait de l'enseignement de l'orthographe et de la grammaire un axe essentiel de leur pédagogie. Odette et Édouard désirent que l'apprentissage de ces matières ne soit pas ennuyeux, rébarbatif et directif pour leurs élèves. Ils élaborent des méthodes qu'ils vont perfectionner tout au long de leur carrière. S'appuyant sur des règles simples, claires, précises et bien structurées, ils les rendent vivantes et attrayantes en les concrétisant par des exemples faciles à comprendre et tirés du cadre de vie quotidien.

« Prenez votre Bled... »

Odette et Édouard rédigent alors des manuels d'orthographe dont la première édition paraît chez Hachette en 1946. Très vite, il devient l'ouvrage de référence dans le milieu enseignant. Dès lors, le « Bled » devient incontournable. Réédité, adapté, enrichi, il a été à ce jour vendu à près de 17 millions d'exemplaires et reste toujours d'actualité. Mais plus que le succès littéraire, pour les auteurs, la plus belle récompense est de savoir que, toutes générations confondues, ce sont des millions d'élèves qui vont découvrir et aimer l'art de la conjugaison et pouvoir ainsi s'exprimer par l'écriture. Dans la lignée des « hussards noirs de la République », Odette et Édouard sont la fierté de leur corporation.

Le SNI

Tous les deux ont été adhérents au Syndicat National des Instituteurs. Édouard y a assumé des responsabilités départementales durant toute sa carrière d'enseignant. À 40 ans, il est appelé dès le début du conflit de la Seconde Guerre mondiale et envoyé au Fort d'Ivry. En juillet 1940, il est démobilisé, reprend la direction de son école et s'occupe de la bibliothèque municipale de son quartier. Mais il demeure en contact avec les responsables parisiens du syndicat, alors interdit, et participe à sa reconstitution clandestine.

Édouard BLED et le Val-de-Marne

Édouard est né et a passé toute son enfance à Saint-Maur-des-Fossés. Aujourd'hui, il y repose au cimetière Rabelais avec son épouse. Dans cette même ville, leur nom a été donné à une école primaire. Avant d'être nommé en 1926 à l'école de l'île Saint-Louis à Paris, il était en 1924 instituteur à Maisons-Alfort.



La casse-cou

Adrienne BOLLAND *Officier de la Légion d'Honneur*

« La rage de voler »

25 novembre 1895 - 18 mars 1975

Dernière d'une fratrie de sept enfants, Adrienne est une fillette chétive, mais son caractère est déjà très affirmé. Elle a 14 ans lorsque son père, Henri Bolland, décède laissant la famille dans une situation financière délicate. Refusant d'être une charge pour sa mère, Adrienne, fascinée par l'aviation naissante, décide, malgré la désapprobation de son entourage, de devenir pilote.

La « 12^{ème} bis »

Sérieuse et motivée, Adrienne fait son apprentissage. Passionnée, elle étudie toutes les facettes de l'aéronautique : la mécanique, le dépannage, l'aérodynamique, l'innovation. Le 16 novembre 1919, elle entame une formation de pilote et, le 29 janvier 1920, elle décroche son brevet devenant ainsi la « 12^{ème} bis » française à l'obtenir... on n'attribue pas le chiffre qui porte malheur !

Premier exploit

Toute menue, dans sa combinaison de toile, son bonnet de cuir enfoncé sur la tête, si Adrienne est une excellente pilote, elle n'a surtout peur de rien. À l'occasion de meetings aériens, elle multiplie les prouesses, et le 25 août 1920 elle est la première aviatrice à traverser la Manche en partant de la France.

La traversée de la Cordillère des Andes

Son exploit le plus retentissant reste la traversée de la Cordillère des Andes. Le 1^{er} avril 1921 au matin, elle s'envole de Mendoza sans carte, ni compas. C'est un mur de glace et de rocs qui se dresse devant son avion, un Caudron G.3 de 80 chevaux, dont la hauteur de vol se limite à 4000 m alors que son itinéraire dépasse largement cette altitude. Après un périlleux vol de 4h17mn, Adrienne arrive à Santiago du Chili épuisée, harassée, frigorifiée, le visage gonflé, les sourcils givrés, mais heureuse. Les Chiliens l'accueillent en héroïne. L'ambassadeur de France, au vu de la date, ne se déplacera pas croyant à un « poisson d'avril ».

Retour en France

Après une tournée en Amérique Latine, Adrienne Bolland revient en France. Devenue professionnelle, elle enchaîne manifestations, baptêmes de l'air et meetings aériens. Elle y multiplie les prouesses techniques, bat de nombreux records dont celui de 212 loopings en 72 minutes. Établi le 28 mai 1924, cet exploit reste à ce jour inégalé. En 1930, elle épouse Ernest Vinchon, aviateur instructeur pendant la guerre de 14-18.

La femme d'engagement

Opposée à tous les totalitarismes, fidèle à ses valeurs d'humanisme, en 1934, elle s'engage aux côtés d'Hélène Boucher, une autre aviatrice, dans la lutte pour le droit de vote des femmes. En 1936, elle aide au recrutement des pilotes pour soutenir les forces républicaines espagnoles face aux escadrilles allemandes. En 1940, elle rejoint le réseau de résistance CND-Castille du Loiret où, avec son mari, elle repère des terrains susceptibles de permettre l'intervention des Forces aériennes françaises libres et de recevoir des parachutages. La paix revenue, elle continue son engagement associatif, en particulier pour le droit des femmes, ce qui lui vaut de nombreuses inimitiés. On lui doit aussi la création de cinq aéro-clubs en province.

Adrienne BOLLAND et le Val-de-Marne

Adrienne Armande Pauline Bolland est née le 25 novembre 1895 à Arcueil. Elle n'a pas eu d'enfant. Elle décède le 18 mars 1975 à Paris dans l'indifférence générale. Ancêtre des pilotes d'essai, elle est la seule gloire des « ailes françaises » à ne pas avoir de monument à son nom.



Le chercheur

Joseph Bienaimé CAVENTOU *Officier de la Légion d'Honneur*

« Le découvreur de la quinine »

30 juin 1795 - 5 mai 1877

C'est à Saint-Omer dans le Pas-de-Calais, sa ville natale où son père Pierre Vincent est pharmacien aux Armées de la République détaché à l'Hôpital militaire que Joseph commence ses études de pharmacie. Pour les poursuivre, c'est dans une charrette de mareyeur qu'il fait le voyage de Dunkerque à Paris.

L'étudiant

Suite au débarquement de Napoléon I^{er} à Golfe-Juan, le 1^{er} mars 1815, il est « commissionné » au titre de pharmacien militaire de mai à septembre. En mars 1816, il est reçu au concours d'internat de pharmacie, il exerce cette fonction notamment à l'Hôpital Saint-Antoine jusqu'en 1820. Dès sa première année, il publie une « *Nouvelle nomenclature chimique d'après la classification de Thénard* » et en 1819 un « *Traité élémentaire de pharmacie théorique* ». C'est à cette époque qu'il rencontre Joseph Pelletier.

Le chercheur

De leur collaboration naissent d'importants travaux de chimie végétale, dont le principe d'isolation de la quinine. Extrait de l'écorce de quinquina, cet alcaloïde naturel antipyrétique, analgésique et surtout antipaludique permet la prévention de la malaria. Cette maladie transmise par les moustiques tuait des centaines de milliers de personnes dans le monde entier. Leur découverte a permis de faire chuter de manière spectaculaire ce taux de mortalité.

Le professeur

Suite à ses travaux, il est promu en 1821 à l'Académie Royale de médecine. Après avoir acquis une pharmacie rue Gaillon à Paris, il est nommé à l'École de Pharmacie le 18 juillet 1830 au titre de professeur adjoint. Le 7 janvier 1834, il sera titularisé. Il y poursuit sa carrière jusqu'en 1859, il a alors 64 ans et demande sa mise à la retraite. Un décret impérial daté du 2 décembre 1859 le nomme professeur honoraire avec « *le droit de délibération dans les assemblées générales de l'École, de participer aux jurys et de faire partie des jurys institués pour le concours d'agrégation* ». Dans un courrier daté du 20 décembre adressé à Joseph, le directeur de l'École précise qu'« *il demeure entendu que cette participation ne doit donner lieu à aucune rétribution* ».

Joseph Bienaimé CAVENTOU et le Val-de-Marne

Le 12 avril 1822, il épouse Anne Céleste Matignon à Saint-Mandé. Habitant rue de la Sourdière à Paris, à sa retraite il va partager son temps entre « sa petite campagne » à Saint-Mandé, sa maison natale de Saint-Omer et sa résidence en bord de plage à Saint-Valery-sur-Somme. Joseph s'éteint à Paris. Il repose au cimetière Nord de Saint-Mandé.



Le promoteur

Louis DAGUERRE *Officier de la Légion d'Honneur*

« *La photo pour tous* »

18 novembre 1787 - 10 juillet 1851

Né à Cormeilles-en-Parisis, Louis passe son enfance à Orléans. À 13 ans il est apprenti dessinateur chez un architecte. À 16 ans, il rentre dans l'atelier parisien d'Ignazio Degotti. Celui-ci fournit les décors de l'Opéra et, dans ce contexte, Louis peut donner libre cours à son goût pour la peinture décorative. Si ses œuvres, exposées dans les salons de peinture n'eurent aucun succès, les décors qu'il réalisa pour les spectacles des divers théâtres parisiens font l'unanimité. Il devint rapidement un artiste de premier ordre dans ce domaine.

Le diorama

Parallèlement à son activité de décorateur, avec Charles Bouton, il met au point le diorama. C'est une peinture de grande dimension en trompe-l'œil animée par un jeu d'ombres et de lumières dont le principe repose sur l'illusion optique et, le 11 juillet 1822, il ouvre sa propre salle de théâtre. La représentation se déroule sur des éléments de décor de 20 mètres de largeur et 14 mètres de hauteur et évolue selon un jeu subtil d'éclairage. Le spectacle est nouveau et c'est un énorme succès.

Le physautotype

En 1827, Louis rencontre Nicéphore Niépce, l'inventeur de la photographie. Les deux hommes sont dans les mêmes recherches et semblent être complémentaires. Ils signent, le 14 décembre 1829, un contrat d'association et inventent en 1832 le physautotype. Ce procédé permet de réduire le temps de pose qui, de plusieurs jours, passe à quelques heures. À la disparition brutale de Nicéphore, en 1833, Louis continue seul ses recherches.

Le daguerréotype

Le 9 janvier 1839, lors d'une séance officielle à l'Académie française des sciences, il expose le processus qu'il est parvenu à mettre au point. Le résultat de ses recherches permet une reproduction directe et précise du sujet photographié, le temps de pose se limite entre 20 et 30 minutes et la photo résiste au temps. Cette invention qu'il appelle « le daguerréotype », est immédiatement saluée par l'ensemble de la communauté scientifique, c'est un succès. Dès septembre 1839, cet appareil franchit les frontières et gagne le monde entier. En France, l'impact du procédé est tel que l'État décide d'acheter immédiatement le brevet. C'est l'essor de la photographie qui s'ouvre ainsi à tous, mais c'est aussi la fortune pour son inventeur.

Louis DAGUERRE et le Val-de-Marne

En 1839, il s'installe à Bry-sur-Marne. En 1843, il est élu conseiller municipal, il le reste jusqu'à son décès et repose dans le cimetière de cette commune. Sur sa tombe est gravé « *Daguerre, Artiste Peintre, Chimiste, Inventeur de la photographie.* » Louis avait eu cette exigence avant sa mort. Il faudra des années pour que la paternité de l'invention de la photographie soit définitivement rendue à Nicéphore.



Le fougueux Jambe de bois

Pierre DAUMESNIL *Commandeur de la Légion d'Honneur*

« Le sauveur de Bonaparte »

27 juillet 1776 - 17 août 1832

Né à Périgueux, où son père, ancien capitaine de cavalerie, est reconverti dans le commerce, Pierre fait ses études dans le collège royal de la ville. C'est un bon élève, de grande taille, robuste, courageux, il est d'un tempérament impétueux. À 17 ans, pris à partie par un soldat, il le provoque en duel et le blesse mortellement. Pour échapper aux poursuites judiciaires, il fuit à Toulouse où il s'engage le 10 novembre 1793 dans le 22^e bataillon de chasseurs à cheval qui est attaché à l'Armée des Pyrénées orientales.

Soldat de l'Armée Révolutionnaire française

Dès son premier contact avec l'ennemi, lors de la guerre du Roussillon, il est grièvement blessé au combat d'Elne le 19 Août 1794. C'est la première de ses vingt trois blessures. Rétabli, il rejoint son régiment rattaché à l'Armée d'Italie et dont Napoléon Bonaparte est nommé commandant en chef en avril 1796. Dès son arrivée, celui-ci crée un corps d'élite. Remarqué pour son courage exceptionnel, Pierre y est sélectionné comme brigadier. À ce poste, il va sauver trois fois la vie du futur empereur, le 15 novembre 1796 au pont d'Arcole et à deux occasions en avril 1799, pendant le siège de Saint-Jean d'Acre lors de la campagne d'Égypte.

Sa campagne napoléonienne

Faisant preuve d'audace, de témérité, toujours au cœur des combats, il participe aux guerres d'Autriche, de Prusse, de Pologne. Il est sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Eckmühl, de Wagram où il perdra une jambe. Suite à cette amputation, les grognards admiratifs le surnomment « Jambe de bois ».

Ses grades

Les promotions s'enchaînent, il est nommé brigadier, maréchal des logis, sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, chef d'escadron, colonel-major, général de brigade et général de division. Parallèlement élevé au titre de Baron d'Empire le 13 avril 1809, il est nommé le 20 mars 1812 gouverneur du Château de Vincennes. C'est un poste crucial, car ce site est l'arsenal de l'Armée Française, une place militaire stratégique essentielle à la défense de Paris et un lieu où sont conservés des objets de valeur inestimable.

Pierre DAUMESNIL et le Val-de-Marne

Pierre et sa famille s'installent dans le château. Le 30 mars 1814, durant la campagne de France, les troupes d'Autriche, de Russie et de Prusse l'assiègent. À leur demande de reddition, il réplique : « *Je vous rendrai ma place quand vous m'aurez rendu ma jambe* ». Après plusieurs assauts, l'ennemi se retire de peur de mettre le feu aux réserves de munitions. Le 4 avril 1814, après l'abdication de Napoléon 1^{er}, s'il accepte de déposer les armes, c'est auprès du roi Louis XVIII que la Restauration fait venir sur le trône de France. Pierre est remplacé dans sa fonction par le Marquis de Puyvert mais revient à Vincennes le temps des « 100 jours ». Mis à la retraite par Louis XVIII, il est à nouveau renommé à ce poste le 5 Août 1830 par Louis-Philippe I^{er} qui succède à Charles X, suite aux émeutes des « Trois Glorieuses » de juillet 1830. À la foule révolutionnaire exaltée venue mettre à mort les ministres de Charles X internés au château, il répond : « *Ils n'appartiennent qu'à la loi, vous ne les aurez qu'avec ma vie* ». Son autorité et sa notoriété suffisent à calmer les émeutiers. Nommé commandant supérieur de la place de Vincennes le 1^{er} novembre 1831, Pierre est victime du choléra et s'éteint 8 mois plus tard à Vincennes. Après une vie d'actions et d'exploits hors du commun, il repose dans le cimetière de cette ville.



La tourmentée

Alexandra DAVID-NÉEL *Commandeur de la Légion d'Honneur*

« La recherche de l'apaisement »

24 octobre 1868 - 8 septembre 1969

Alexandra est la fille unique de Louis David, originaire de Tours, instituteur, calviniste, franc-maçon, journaliste et militant républicain, et d'Alexandrine Borgmans, belge d'origine scandinave et catholique très pratiquante. Rejetée dès sa naissance par sa mère qui voulait un garçon pour en faire un prêtre, elle est secrètement baptisée dans la foi protestante par son père. À 2 ans, alors que sa mère veut qu'elle reçoive une éducation catholique, son père l'emmène devant le Mur des Fédérés au cimetière du Père-Lachaise où sont fusillés les communards pour qu'elle voie et n'oublie jamais la férocité des hommes.

L'adolescence

Totalement traumatisée dans sa petite enfance, Alexandra est une adolescente tourmentée et angoissée. Écartelée entre son père et sa mère, elle se réfugie dans la lecture des récits de voyage et les livres de géographie. Si elle suit des cours de piano et de chant, elle est envoyée par son père dans un pensionnat calviniste afin d'y recevoir une éducation stricte et rigoureuse. Victime d'une crise d'anémie, sa mère l'inscrit dans un pensionnat catholique. Déchirée par l'attitude et le peu d'affection de ses parents, à 15 ans elle fait sa première fugue.

La recherche

À sa majorité en 1889, elle se convertit au bouddhisme. L'année suivante, elle va à Paris pour s'initier au sanskrit et au tibétain. À partir de 1893, elle fréquente les milieux francs-maçons, féministes et anarchistes. En 1895, elle est chanteuse lyrique à l'opéra d'Hanoï en Indochine, aujourd'hui le Vietnam. Le 4 août 1904, à 36 ans, elle épouse Philippe Néel de Saint-Sauveur à Tunis. D'époux, il deviendra le mécène d'Alexandra qui part seule en Inde le 9 août 1911.

Le monastère de Tashilhunpo

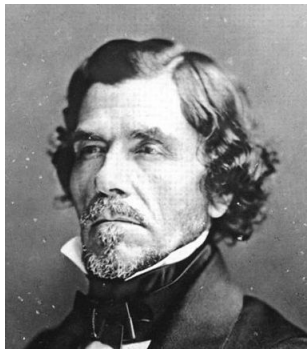
Pendant que le monde vit la tragédie de la Première Guerre mondiale, Alexandra est au monastère de Tashilhunpo au Tibet. Disciple de grands maîtres tibétains, elle apprend les idiomes, traduit les manuscrits, s'initie à la méditation, approfondit sa connaissance du bouddhisme. Elle y recherche la paix intérieure.

Lhasa

Poursuivant sa quête, elle se déguise en mendicante tibétaine et allant de villes en déserts, de monastères en temples, de montagnes en vallées, elle est la première occidentale à pénétrer dans la cité interdite de Lhasa le 28 janvier 1924, au terme d'un périple de plusieurs milliers de kilomètres. Elle écrit à son mari qu'elle est « réduite à l'état de squelette ».

Alexandra DAVID-NÉEL et le Val-de-Marne

Alexandra David-Néel est née à Saint-Mandé. Elle n'a pas eu d'enfant. Elle pose définitivement ses malles à l'âge de 78 ans. Mais les a-t-elle vraiment posées ? Elle décède à 101 ans, le 8 septembre 1969 à Digne-les-Bains. Souhaitons à la petite Alexandra d'avoir pu trouver la paix de l'esprit.



Le romantique

Eugène DELACROIX *Commandeur de la Légion d'Honneur*

« La Liberté guidant le peuple »

26 avril 1798 - 13 août 1863

Eugène est le dernier d'une fratrie de 3 garçons et une fille. Son père est député, puis ministre des Relations extérieures sous la Révolution et préfet sous le Premier Empire. Sa mère est la fille d'un des plus grands ébénistes de son temps, Jean-François Oeben. De santé fragile, Eugène est choyé par tous. Élève au lycée Impérial, l'actuel lycée Louis-le-Grand, il aime apprendre et le dessin le passionne.

L'influence de Géricault

Orphelin de père à 6 ans, sa mère décède alors qu'il n'a que 16 ans, le laissant triste, malheureux et désemparé. Conscient de ses dons, son oncle le place alors sous la protection du peintre Pierre Guérin dont l'atelier est l'un des plus grands de Paris, mais celui-ci ne perçoit pas le talent de son élève. C'est par hasard qu'Eugène rencontre Théodore Géricault qui, immédiatement, a perçu son potentiel et lui accorde aussitôt toute son attention. À son contact, il apprend, progresse, développe son propre style. Il pose même en 1819 dans le célèbre tableau du maître : « *Le Radeau de la Méduse* ». Eugène est au centre de cette peinture de 4,91 m sur 7,16 m, c'est le personnage, qui se raccroche à une poutre pour survivre, la face contre le radeau.

Les Salons Parisiens

À cette époque, des salons artistiques sont organisés au Musée du Louvre. Le Salon de 1822 marquera l'entrée officielle d'Eugène parmi les peintres. Il y expose « *Dante et Virgile aux Enfers* ». Malgré certaines critiques négatives, l'État l'acquiert aussitôt. Au Salon de 1824, il présente « *Scène des Massacres de Scio* ». En 1827, il expose, avec plusieurs autres toiles, une magistrale « *Mort de Sardanapale* ». Si le tableau séduit Victor Hugo, il agace la critique académique par sa composition, ses couleurs et ses tons, mais Eugène est reconnu comme un peintre exceptionnel, dont la manière bouleverse les règles établies. Il incarne la nouvelle génération, celles des artistes romantiques épris de liberté.

La Liberté guidant le peuple

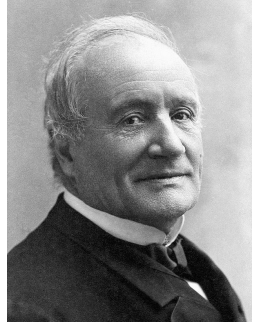
Les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830 voient le soulèvement du peuple parisien. Eugène, inspiré par ces événements, présente au Salon de 1831 « *La Liberté guidant le peuple* ». Acquise immédiatement par l'État, elle est exposée au musée du Luxembourg. Mais suite aux massacres du 14 avril 1834 de la rue Transnonain, la censure intervient et le tableau est rendu au peintre. Eugène profite de l'Exposition Universelle à Paris de 1855, pour le ressortir et l'intégrer dans une galerie réunissant plus de trente de ses œuvres. En 1871, la III^e République en fait un symbole de Liberté et, depuis 1874, elle est visible au Musée du Louvre.

La reconnaissance

Une part importante de la création d'Eugène est dédiée à la conception de grands décors au sein d'édifices civils et religieux parisiens. Dès 1826, il reçoit des commandes de l'État et ses œuvres sont toujours visibles dans de nombreux édifices dont la Chambre des Députés et le Sénat. En janvier 1832, il accompagne au Maroc l'émissaire du roi Louis-Philippe I^{er}. C'est une révélation. Les paysages, les sons, les couleurs, les costumes le séduisent. Il en produira, tout au long de sa vie, plus de soixante toiles. En janvier 1857, il est élu à l'Académie des Beaux-Arts. Six ans plus tard, ce solitaire, ce rêveur, ce mélancolique amoureux de la nature s'éteint dans son appartement de la rue de Fürstenberg à Paris. Il repose au cimetière du Père Lachaise.

Eugène DELACROIX et le Val-de-Marne

Eugène est né dans la commune de Charenton-Saint-Maurice, devenue depuis 1843, Saint-Maurice. Sa maison natale est aujourd'hui la médiathèque de cette ville.



L'historien

Victor DURUY *Grand officier de la Légion d'Honneur*

« L'école au service de toutes et tous »

10 septembre 1811 - 25 novembre 1894.

Né à Paris où son père, Charles, est chef d'atelier à la manufacture des Gobelins, Victor est destiné à suivre cette voie. Mais, remarqué pour ses dons intellectuels, il est envoyé au collège Sainte-Barbe, aujourd'hui lycée Jacques Decour. Il entre en 1830 à l'École Normale supérieure. Trois ans plus tard, major de promotion, il obtient l'agrégation d'Histoire.

Le professeur

Nommé au collège royal de Reims, le ministre François Guizot lui propose d'être le professeur des deux fils du roi Louis-Philippe, les ducs d'Aumale et de Montpensier. Victor accepte. Parallèlement, il remplace Michelet à l'École normale de février à août 1835, puis en 1836-1837. En 1843, il publie une *Histoire des Romains*. Promu au lycée Saint-Louis en 1845, il accepte la proposition de Louis Hachette de réformer les manuels d'histoire. En février 1855, il est nommé au lycée Bonaparte. En 1857, il sollicite une chaire à la Sorbonne, mais connu pour ses idées libérales, les conservateurs et les cléricaux refusent sa promotion.

Le ministre

En 1859, Napoléon III, qui désire écrire un ouvrage sur Jules César, le consulte. Suite à cette rencontre, Victor est nommé, en 1861, inspecteur de l'académie de Paris et obtient une chaire à l'École Normale Supérieure. En 1863, sollicité pour être ministre de l'Instruction publique, il accepte « à condition qu'il soit séparé du ministère des Cultes ».

Ses actions

À ce poste, il va s'illustrer par l'audace et l'ampleur de ses réformes et va devoir batailler pour les faire accepter. Pour lui, la question sociale doit se régler par l'éducation et non par la révolution, aussi met-il en œuvre un projet très ambitieux d'enseignement laïc, gratuit et obligatoire que reprendra plus tard Jules Ferry sous la III^e République. Il met en place de nombreuses réformes pédagogiques. Par la loi du 10 avril 1867, il oblige les communes de plus de 500 habitants à posséder une école primaire pour les filles et une cinquantaine de « cours secondaires » leur sont ouverts dans différentes villes. Il crée en 1868 un enseignement secondaire technologique pour les besoins des entreprises. Soucieux de promouvoir la gymnastique, il fait promulguer début 1869 un décret qui la rend obligatoire dans les établissements secondaires, les lycées impériaux et les collèges communaux. Il multiplie les bourses et crée la caisse des écoles. Usé par des années de lutte, il fait ses adieux au Conseil impérial de l'Instruction publique le 12 juillet 1869.

La reconnaissance

Dès la fin de son ministère, Victor reprend ses études historiques. Suite à ses travaux, il est reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1873 et à l'Académie des sciences morales et politiques en 1879. Il est élu à l'Académie française en 1884. Ses nombreux ouvrages, lus par plusieurs générations d'élèves, connaissent une diffusion internationale.

Victor DURUY et le Val-de-Marne

Victor meurt à Paris. Habitant à Villeneuve-Saint-Georges, cet homme exceptionnel qui reste l'un des plus grands ministres de l'Instruction publique, est inhumé dans le caveau familial au cimetière de cette ville.



La programmée (mais...)

Denise FOUCARD *Chevalier de la Légion d'Honneur*

« *Une vie de militante* »

8 juin 1923 - 4 avril 2018

Denise est la fille d'André Séguy, cheminot syndicaliste et de Gabrielle Moulouga, couturière. Comme son frère Georges qui sera secrétaire général de la Confédération Générale du Travail de 1967 à 1982, elle baigne dans un milieu de militants communistes et syndicalistes. Sa voix est tracée. Elle va s'y engager avec dévouement et humanisme, malgré son attirance pour le monde de l'art.

La résistante

À dix-sept ans, elle s'engage sous le nom de Louise Deserier dans la Résistance auprès de son père. Elle participe à la réalisation de fausses cartes d'identité. Elle adhère au Parti communiste clandestin en 1942 et devient agent de contact du mouvement de résistance « Allemagne libre » qui aide les soldats allemands à désertier. Le 4 février 1944, à Toulouse, elle échappe de peu à l'arrestation mais pas son frère Georges qui sera torturé et envoyé au camp de concentration de Mauthausen où il parvient à survivre.

La militante

Après la guerre, elle vient à Paris. En toute logique, Denise s'implique dans la vie politique et syndicale. En 1950, elle est élue secrétaire de la section du PCF puis conseillère municipale communiste de Maisons-Alfort de 1956 à 1959. Mais si elle cumule diverses fonctions, ce sont toujours des rôles de second plan. En 1965, élue maire-adjointe à Champigny-sur-Marne, elle est chargée de la jeunesse, de l'emploi, du personnel et de la culture. Son goût pour l'art qui dort en elle se réveille, c'est sa chance. Elle va la saisir.

Le « 2e2m »

Avec le compositeur Paul Méfano, elle crée en 1971 le « 2e2m » ou Études et Expressions des Modes Musicaux. Ce collectif instrumental international a pour finalité de favoriser l'éducation musicale du plus grand nombre. Denise en assure une présidence dynamique pendant dix ans. Aujourd'hui, avec plus de 650 créations, cet ensemble spécialiste de la musique contemporaine, bénéficie d'une renommée mondiale et reste toujours très actif. Son siège social est toujours au 15 Boulevard Gabriel Péri à Champigny-sur-Marne.

La renaissance de la culture populaire

Investie dans la culture, elle est nommée en 1976 présidente de la Fédération Nationale des Collectivités Territoriales pour la Culture. Elle va impulser et permettre la reconnaissance des traditions culturelles régionales. Grâce à son action, les richesses artistiques populaires vont sortir du ghetto folklorique où on les avait remisées.

Denise FOUCARD et le Val-de-Marne

Née à Toulouse, Denise décède à Champigny-sur-Marne. En 1947, elle épouse Édouard Aubert dont elle eut deux fils, Jacques et Gérard. Divorcée, son remariage avec Roland Foucard, en 1962, a permis la naissance de Daniel son troisième fils. Conseillère municipale de Maisons-Alfort de 1956 à 1959, elle est ensuite maire-adjointe de Champigny-sur-Marne de 1965 à 1977. Après sa retraite en 1986, elle s'implique dans l'activité culturelle de l'union départementale CGT du Val-de-Marne et assure parallèlement la présidence de l'Institut CGT d'histoire sociale du Val-de-Marne de 1992 à 2007. Elle repose dans le cimetière ancien de Champigny-sur-Marne



Le militant

Michel GERMA *Officier de la Légion d'Honneur*

« Au service du Val-de-Marne »

19 mai 1929 - 29 janvier 2007

Il est le dernier d'une fratrie de quatre garçons et une fille, sa mère est blanchisseuse. Son père, ouvrier horticulteur, décède en 1939 des suites de lésions provoquées par les gaz inhalés durant la guerre de 1914-1918. Michel devient pupille de la nation. À 14 ans, il est apprenti dans l'imprimerie Léger de Vitry-sur-Seine, ville où il est né. Un an plus tard, reçu au concours d'entrée de l'École Estienne, dénomination courante de l'École Supérieure des Arts et Industries graphiques, il obtient son CAP de conducteur typographe en 1947 et travaille comme ouvrier imprimeur typographe.

Le résistant

Ses frères aînés, engagés très tôt dans la résistance, sont des exemples pour lui. Deux d'entre eux, Lucien et Daniel, seront déportés. Daniel ne reviendra pas d'Auschwitz. Michel, sans être dans une structure organisée, résiste à sa façon. Entre les Croix de Lorraine et les slogans antinazis écrits spontanément à la craie sur les murs, il fabrique des plaques de rue, y inscrit les noms de militants fusillés et les fixe clandestinement sur les murs de la ville. Ces actes semblent bénins, mais vu le contexte de l'époque, on peut affirmer que Michel a risqué sa vie pour dire « *NON* ». Comme d'autres jeunes dont les actions sont restées dans l'ombre, il mérite, tout notre respect.

Le militant

Après la Seconde Guerre Mondiale, le Parti Communiste Français tient une place importante sur la scène politique française. De par ses résultats aux élections et de ses centaines de milliers de militants, il est le plus grand parti de gauche. Au vu de ses origines sociales, de son environnement et de ses convictions, Michel s'inscrit dans ce parti en août 1944 mais n'assiste que rarement aux réunions de travail de sa cellule, il en est exclu en 1947. Il adhère de nouveau en janvier 1951. Dès lors, il s'y investit totalement et après une succession de responsabilités croissantes, il est nommé secrétaire fédéral de la section Seine-Sud, le 18 décembre 1966.

Michel GERMA et le Val-de-Marne

Né à Vitry-sur-Seine, il est élu sous l'étiquette du PCF au Conseil général du Val-de-Marne sur le canton de Vitry-sur-Seine en 1967. Il en est le président de 1976 à 2001. Pendant un quart de siècle, il mène dans le département un certain nombre d'actions novatrices. S'appuyant sur les lois de décentralisation de 1982-1983, il se fixe comme objectif de transformer le Val-de-Marne en un « *département humain et solidaire* ». Il favorise le développement du bassin de l'emploi, des équipements sociaux, des services publics. Sous son action, le département devient le premier quant au nombre de crèches et détient le taux de mortalité infantile le plus faible de France. Il le dote d'un service public qui assure la distribution d'eau potable ainsi que la collecte et l'épuration des eaux usées. La surface des parcs et espaces verts passe de 40 à 213 hectares. Il crée les services culturels et archéologiques départementaux et le Musée d'art contemporain à Vitry. Homme de conviction, d'écoute et de dialogue, Michel décède à l'hôpital d'Antony emporté par un cancer. Il repose en Corrèze dans le cimetière de Toy-Viam.



L'Abbé Pierre

Henri GROUES *Grand' Croix de la Légion d'Honneur*

« Le fondateur d'Emmaüs »

5 août 1912 - 22 janvier 2007

Henri voit le jour à Lyon. Il est le cinquième d'une famille de huit enfants et vit « *la jeunesse turbulente d'un bourgeois* ». À 15 ans, il est bouleversé par « *un coup de foudre avec Dieu* ». À 18 ans, il prononce ses vœux dans l'ordre le plus pauvre, celui des Capucins.

Seconde Guerre mondiale

Mobilisé en décembre 1939 comme sous-officier dans le Régiment du train des équipages, il est nommé en octobre 1940 aumônier de l'hôpital de la Muse en Isère. Tout l'oppose à l'idéologie nazie et dès 1942, il recueille des enfants juifs dont les familles ont été arrêtées, aide les réfractaires qui refusent d'être envoyés en Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire. En 1943, Henri participe à la création d'un maquis dans les massifs du Vercors et de la Chartreuse. C'est dans la clandestinité de ce réseau de résistants qu'il adopte le nom d'Abbé Pierre. En 1944, il rejoint le général de Gaulle à Alger. Nommé sur le cuirassé Jean Bart, il portera toute sa vie sa croix d'aumônier de la marine. Ses actions dans la résistance lui ont apporté une profonde détermination à agir pour des causes qu'il croit justes et à mobiliser autour de lui les énergies pour faire changer les lois établies, quitte à être dans l'illégalité.

Son engagement politique

À la Libération, désireux de se mettre au service des autres, il choisit d'entrer en politique et se présente aux élections législatives. À partir du 21 octobre 1945, et durant trois mandats, il est élu député de Meurthe-et-Moselle sous l'étiquette Mouvement Républicain Populaire. Pour lui : « *Le pouvoir est fait non pour servir le plaisir des heureux mais pour la délivrance de ceux qui souffrent injustement.* » Mais comme il le précise : « *Je ne suis pas un homme politique. Je ne connais pas grand-chose à la politique.* » Peu à peu, il s'éloigne du MRP dont il démissionne en 1950. Il crée, avec quelques autres députés, le groupe de la Gauche indépendante, mais n'est pas réélu.

La communauté Emmaüs

Il retourne à sa vocation première de prêtre et s'investit dans la communauté qu'il a fondée en 1949 à Neuilly-Plaisance. Il l'a baptisée Emmaüs du nom d'un village de Palestine, où le Christ serait apparu, au lendemain de Pâques, à deux de ses disciples désespérés depuis sa crucifixion. Emmaüs symbolise donc l'espoir retrouvé, la « deuxième chance ». Cette collectivité s'organise autour du travail de récupération, de réparation et de revente d'objets. Le 29 mars 1952, Henri profite d'un jeu radiophonique « Quitte ou double » où il gagne 40 000 euros, pour appeler à la générosité en faveur des plus pauvres. Le 1^{er} février 1954, lors d'un hiver particulièrement rigoureux, il lance son célèbre appel à « *l'insurrection de la bonté* ». Entendu par les Français, il reçoit plusieurs millions d'euros de dons et sous la poussée populaire, le gouvernement lui débloque 15 millions d'euros. Cette somme va permettre à la communauté d'enraciner ses bases. Henri crée alors l'Association Emmaüs. Ce mouvement va s'internationaliser et donner naissance en 1971 à Emmaüs International qui aujourd'hui regroupe plus de 342 centres.

Henri GROUES et le Val-de-Marne

C'est à Alfortville, au 180 bis rue Paul-Vaillant-Couturier qu'Henri a passé les dernières années de sa vie. En 2013, l'association Freha et la Fondation Abbé Pierre ont aménagé ce lieu en pension de famille. Baptisée « la Maison de l'Abbé », elle regroupe 18 logements dans lesquels des personnes démunies tentent de se reconstruire. À Charenton-le-Pont au 10 Rue Paul Éluard, l'association SOS Familles Emmaüs Val-de-Marne, héritière de l'Abbé Pierre et composée uniquement de bénévoles soutient et conseille les ménages en situation de précarité financière. Henri s'éteint à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris et repose au cimetière d'Esteville en Seine-Maritime.



L'artiste

Alice GUY-BLACHÉ Chevalier de la Légion d'Honneur

« 1000 films en 17 ans »

1^{er} Juillet 1873 - 24 mars 1968

Très jeune, Alice se passionne pour la photographie naissante. Elle suit des cours, apprend le développement des plaques, l'utilisation des différents matériels de laboratoire et le trucage. Elle suit également les expériences de Wilhelm Röntgen concernant les photographies par rayon X.

L'idée géniale

En 1895, elle est secrétaire de direction au Comptoir général de la photographie et c'est pour promouvoir la vente du chronophone (un projecteur de cinéma relié à un phonographe) qu'elle propose à son employeur, Léon Gaumont, de produire des films. Celui-ci, d'abord réticent, finit par l'autoriser « à condition que ce soit en dehors de ses heures de travail ». Elle a 23 ans. Alice écrit et réalise alors son premier film « *La fée aux choux* », devenant ainsi la première réalisatrice de l'histoire du cinéma. D'une durée d'une minute, c'est aussi le premier film de science-fiction. Elle produit rapidement plusieurs centaines de films très courts, abordant tous les thèmes et les genres possibles. Innovant en permanence, elle colorise ses négatifs, donnant naissance aux premiers films en couleur.

La Solax

Elle se marie en 1907 avec Herbert Blaché. Ils s'installent aux États-Unis pour promouvoir le chronophone de Gaumont. Continuant son œuvre cinématographique, Alice fonde en 1910 sa société de production de films « la Solax Film Co » puis crée « Solax Stock ». Elle fait construire ses propres studios de cinéma et recrute sa compagnie d'acteurs. La « Solax » a ses entrées à Broadway.

La chute

En 1913, elle nomme son mari président de la Solax. « *Je lui avais abandonné les rênes avec plaisir* ». Trois mois plus tard, il démarre sa propre compagnie, la « Blaché Features » et absorbe la Solax. Mais sa gestion est catastrophique et les dettes s'accumulent. En 1920, Alice réalise son ultime film « *Une âme à la dérive* ». Le titre est prémonitoire. Le manque de succès de ses derniers films, la concurrence des studios d'Hollywood, les malversations et investissements hasardeux de son mari la mènent à tout vendre. En 1922, divorcée et ruinée, elle rentre en France. Étrangement, les portes se ferment. Elle ne retrouvera jamais d'emploi. Indifférence ou jalousie ? Même Léon Gaumont l'ignore et ne fera jamais publiquement référence à son travail.

Reconnaissance posthume

La cinéaste tente alors de récupérer ses films, mais en vain. Alice et son œuvre tombent dans la trappe de l'oubli. Elle s'éteint en 1968 dans l'indifférence générale. Aujourd'hui, s'il est impossible de chiffrer le nombre exact de ses films, on a pu en identifier 150. En 2011, la Directors Guild of America lui attribue un prix spécial pour l'ensemble de son œuvre. Afin de pallier l'absence récurrente de réalisatrices au palmarès des grandes récompenses cinématographiques annuelles, l'association Cine-Woman crée en 2018 le Prix Alice Guy.

Alice GUY et le Val-de-Marne

Alice Guy est née à Saint-Mandé. Elle a eu deux enfants, un garçon et une fille. Elle meurt à Wayne dans l'État du New-Jersey aux États-Unis.



L'énarque

Marceau LONG *Grand' Croix de la Légion d'Honneur*

« Au service de l'intérêt général »

22 avril 1926 - 23 juillet 2016

Né à Aix-en-Provence, où son père est chef de bureau à la Société des Eaux de Marseille, c'est un brillant élève. Il passe son baccalauréat au Lycée Mignet, entre à la faculté de droit et des lettres d'Aix-en-Provence, en ressort licencié ès lettres et diplômé d'études supérieures de droit public. Intègre l'École Nationale d'Administration en 1949, en sort major de la promotion « Europe » en 1951. Appelé à prendre des responsabilités au plus haut niveau de l'État, Marceau est convaincu que l'administration est un vecteur de modernité et de progrès. Il plaide pour une conception ambitieuse de nos services publics.

La haute administration

Entré au Conseil d'État comme auditeur en 1952, il est nommé maître des requêtes en 1957. Il enchaîne conseiller technique dans les cabinets de plusieurs ministres en 1956 et 1957, commissaire du gouvernement à la Section du contentieux en 1957-1958, directeur de l'administration de la Fonction publique de 1961 à 1967, secrétaire général pour l'administration du ministère des Armées jusqu'en 1973, secrétaire général du gouvernement de 1975 à 1982, vice-président du Conseil d'État de 1987 à 1995 et président de l'Institut français des sciences administratives.

La commission de la nationalité

En 1987, il préside la commission de la nationalité dont les travaux eurent un grand retentissement. Membre du comité consultatif pour la réforme de la Constitution, en 1992, il continue d'associer son nom aux questions de citoyenneté en présidant le Haut Conseil de l'Intégration de 1989 à 1997.

Air France

Marceau fut aussi un dirigeant important de l'aéronautique française, en tant que président d'Air Inter de 1982 à 1984, puis président du conseil d'administration d'Air France de 1984 à 1987.

L'ORTF

Président-directeur général de l'ORTF de 1973 à 1974, il exerce de nombreuses responsabilités dans le monde de la culture, de l'enseignement et des arts. Il est administrateur du festival d'Aix-en-Provence de 1979 à 1993, président de la Fondation franco-américaine de 1990 à 1993, président de l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence de 1990 à 1999, vice-président de l'Alliance Française en 1995.

Marceau LONG et le Val-de-Marne

Après une impressionnante carrière couvrant des sphères très différentes, il se retire de la vie professionnelle en 1995 à Saint-Maur-des-Fossés. C'est dans cette ville qu'il s'éteint. Marceau repose au cimetière de Puyricard, une agglomération dépendant de la ville d'Aix-en-Provence.



L'illusionniste

Georges MÉLIÈS *Chevalier de la Légion d'Honneur*

« La malice au coin des yeux »

8 décembre 1861 - 21 janvier 1938

Georges Méliès est né à Paris dans une famille bourgeoise. Il est le dernier d'une fratrie de trois frères. Son père est un riche industriel dans la chaussure et il est choyé par sa mère. Si ses parents mènent une vie très parisienne, lui est un rêveur. Il occupe ses journées à composer des poèmes, bricoler des inventions, dessiner des paysages, écrire des histoires, caricaturer ses professeurs. Il passe son baccalauréat au lycée Louis le Grand et veut intégrer l'École des Beaux-Arts. Son père refuse et l'envoie en Angleterre pour qu'il apprenne l'anglais. Il y découvre la magie.

Le prestidigitateur

En 1888, grâce à l'héritage de son père, il achète le Théâtre Robert Houdin. S'il en est le directeur, il y est aussi magicien, créateur de costumes, de décors et metteur en scène. En 1891, il fonde l'Académie de Prestidigitation, qui se transformera en 1904 en Chambre Syndicale de la Prestidigitation dont il assure la présidence pendant plus de 30 ans.

Le cinéaste

En 1895, l'invention du cinéma lui ouvre un espace de création illimité. Georges innove de nouveaux métiers : producteur, réalisateur, scénariste, décorateur, acteur, opérateur, directeur d'acteurs. En 1897, il fait construire le premier studio de cinéma français dans sa propriété de Montreuil. Tous les nouveaux procédés techniques le passionnent, ainsi il met au point : le fondu enchaîné, la surimpression, le gros plan, le ralenti, l'accélééré, l'usage des caches et des maquettes, l'arrêt sur image. Il diversifie ses sujets en proposant des publicités, des sujets d'actualité, des reconstitutions historiques et des adaptations de livres. Si, en 1902, il tourne son film le plus célèbre « *Le Voyage dans la Lune* », en 1912 il aura réalisé plus de 520 films. La création est au centre de sa vie.

La chute

Son incroyable succès suscite envie et jalousie et s'il reste un génie dans son domaine, c'est un piètre financier. En 1923, poursuivi par les créanciers, il doit revendre son studio ainsi que sa propriété familiale. Tous ses films sont bradés ou détruits. En 1925, totalement ruiné, on le retrouve dans une boutique installée à l'intérieur de la gare Montparnasse où il vend des jouets et des sucreries pour survivre.

La reconnaissance

En 1929, de nombreux journalistes dont Léon Druhot, le rédacteur en chef de « Ciné-Journal », s'indignent des conditions de vie et de l'oubli total du cinéaste. Grâce à leurs articles, ils sensibilisent l'opinion publique qui se mobilise. Les surréalistes découvrent son œuvre et prennent sa défense. En mars 1931, Georges est reconnu comme « *l'un des deux piliers du cinéma français* », l'autre étant Louis Lumière.

Georges MÉLIÈS et le Val-de-Marne

En 1932, Georges est accueilli au château d'Orly dans la maison de retraite de la Mutuelle du cinéma, devenue aujourd'hui le château du Parc Méliès. Il ne quittera ce lieu que pour aller mourir dans l'hôpital Léopold Bellan à Paris. En 1999, est créée dans ce même château l'École Georges Méliès qui enseigne les métiers du cinéma d'animation et des effets spéciaux numériques.



Le champion

Alain MIMOUN *Grand officier de la Légion d'Honneur*

« Toujours y croire »

1^{er} janvier 1921 - 27 juin 2013

Né à Maïder en Algérie, Alain est l'aîné d'une fratrie de 7 enfants. Son père est ouvrier agricole et sa mère tisse des couvertures. Excellent élève, il obtient la mention « Bien » à son certificat d'études primaires. Il désire devenir instituteur mais n'obtient pas la bourse qui lui aurait permis de poursuivre ses études.

Le soldat

À 18 ans, le 4 janvier 1939, il s'engage dans le 6^e Régiment de Tirailleurs Algériens et combat sur la frontière belge. De retour à Alger, affecté au 19^e Régiment du Génie, il participe à la campagne de Tunisie de novembre 1942 à mai 1943. Nommé caporal, il est engagé dès juillet 1943 dans la campagne d'Italie au sein de la 3^e Division d'Infanterie Algérienne du Corps expéditionnaire français. Le 28 janvier 1944, lors de la bataille du mont Cassin, il est grièvement blessé au pied par un éclat d'obus. Soigné à l'hôpital français de Naples, il évite de justesse l'amputation de la jambe gauche. Le 15 août 1944, il participe au débarquement de Provence. Croix de Guerre 1939-1945, il est démobilisé en 1946.

La découverte de l'athlétisme

En 1940, cantonné à Bourg-en-Bresse, il assiste par hasard à une démonstration de course à pied au stade Louis Parant. Encouragé par Henry Villard, le président de l'Entente Athlétique Bressane, il participe au championnat départemental de l'Ain où il remporte le 1 500 mètres.

Un athlète d'exception

À sa démobilisation, en 1946, il signe une licence au Racing Club de France. En 1947, il remporte ses deux premiers titres de champion de France sur 5 000 et 10 000 mètres. Dès lors vainqueur de nombreuses courses, il va cumuler les records, les titres dont 32 de champion de France et 86 sélections en équipe de France. Le 16 août 1947, à l'occasion d'un match international à Prague, il rencontre Emil Zatopek. Si Mimoun termine bien souvent deuxième derrière la « locomotive tchèque », il saura attendre sa 36^e année et les Jeux Olympiques de Melbourne en 1956 pour prendre sa revanche et remporter le titre de Champion Olympique du marathon. « *Je compare ma carrière à un château : ma médaille d'Argent de Londres, ce sont les fondations ; mes 2 médailles d'Helsinki, ce sont les murs ; ma médaille d'Or de Melbourne, c'est le toit.* »

Alain MIMOUN et le Val-de-Marne

Habitant depuis de nombreuses années à Champs-sur-Marne, il s'est éteint à l'hôpital militaire Bégin de Saint-Mandé. Nommé Gloire du Sport, une centaine de rues, de stades, d'écoles et de lieux publics portent son nom et même l'astéroïde 41213. Modèle de gentillesse, de modestie et de courage, Alain Mimoun reste un exemple pour tous.



Le gaulliste

Roland NUNGESSER *Commandeur de la Légion d'Honneur*

« Le Val-de-Marne dans le cœur »

9 octobre 1925 - 30 mars 2011

Né à Nogent-sur-Marne où son père est commerçant, Roland est élève au Lycée Marcelin Berthelot à Saint-Maur, puis étudiant à la faculté de droit de Paris. En 1947, licencié en droit et diplômé de l'École libre des sciences politiques dite Sciences Po, il entre au ministère chargé de la Reconstruction et de l'Urbanisme où il est nommé sous-directeur de la Société pour la reconstruction et le renouvellement du parc fluvial.

Maire de Nogent-sur-Marne

En 1953, il est élu au conseil municipal de sa ville natale. Six ans plus tard, il en est le maire. Attaché au rayonnement et à l'attractivité de sa commune, Roland veut faire de sa ville la « capitale des bords de Marne ». Il multiplie les initiatives populaires et festives comme la fête du petit vin blanc ou la foire au livre de poche. Il la dote d'équipements et d'aménagements en créant un centre nautique, un port de plaisance et plusieurs complexes sportifs. En 1976, il rachète le 8^e pavillon Baltard, celui qui hébergeait le marché des œufs et de la volaille aux Halles de Paris. À l'intérieur, il y fait remonter l'ex-orgue de cinéma du Gaumont-Palace, un morceau des escaliers de la Tour Eiffel, une colonne Morris et une fontaine Wallace. Témoignages exceptionnels du passé, l'ensemble est classé monument historique depuis 1982. Sous son impulsion, la ville devient une sous-préfecture du nouveau département du Val-de-Marne.

Président du Conseil Général

En 1970, il est élu président du Conseil Général et le restera jusqu'en 1976. À cette fonction, il impulse la création de nombreux parcs dont celui du Tremblay. Situé au cœur de Champigny-sur-Marne, cet espace de 75 hectares permet à tous de bénéficier d'espaces de détente, de loisirs et de pratiques sportives. Le Val-de-Marne devient un grand pôle d'attraction.

Le député

Représentant incontournable du mouvement gaulliste, il est député de 1958 à 1997. À l'Assemblée Nationale, Roland défend ardemment la loi-programme sur les équipements sportifs, il est l'un des artisans et rapporteur de la loi de 1976 sur la protection de la Nature et il s'engage en faveur d'une Charte de l'animal. Il est successivement nommé secrétaire d'État au Logement, puis à l'Économie et aux Finances et enfin ministre de la Jeunesse et des Sports.

Roland NUNGESSER et le Val-de-Marne

Authentique Val-de-marnais, il aime son département, il l'a dans le cœur, c'est son terroir, le lieu de son enfance, l'endroit où il se ressource. Neveu de l'aviateur Charles Nungesser disparu le 8 mai 1927 au cours de la première tentative de traversée aérienne de l'Atlantique-Nord, Roland est né à Nogent-sur-Marne. Maire de cette commune, il occupe cette fonction publique « la plus attachante » pendant 36 ans. Membre, dès sa création en 1967, du Conseil Général du département qu'il a lui-même contribué à configurer, il en est le président de 1970 à 1976. Il s'éteint à l'hôpital Bégin de Saint-Mandé et repose dans le cimetière de Nogent-sur-Marne.



L'intérimaire

Alain POHER *Chevalier de la Légion d'Honneur*

« Au service de la France »

17 avril 1909 - 9 décembre 1996

Né le 17 avril 1909 à Ablon-sur-Seine, il est fils unique. Son père est ingénieur aux chemins de fer. Brillant étudiant, il est licencié en droit, diplômé de l'École Nationale Supérieure des Mines de Paris et de l'École libre des Sciences politiques, appelée aujourd'hui Sciences Po. En 1938, Alain entre au ministère des Finances comme rédacteur. À cette fonction, il participe aux travaux d'élaboration des textes juridiques, assure un rôle de conseil et d'aide à l'écriture des actes et contrats conclus par son ministère.

Le soldat résistant

Mobilisé en 1939, lieutenant dans la 2^e Division d'Infanterie Nord-Africaine, il participe aux combats dans la région de Lille et en Belgique où il est blessé. Rétabli, il rejoint son régiment qui se retrouve en mai 1940 bloqué dans la poche de Dunkerque. Évacué sur un bateau britannique, il se retrouve en Angleterre. De retour en France, Alain est démobilisé à Villeneuve-sur-Lot, retourne à Paris où les drapeaux avec la croix gammée nazie flottent sur la capitale et reprend son travail. En 1941, il rejoint la résistance dans le réseau « Libération Nord ». De son poste stratégique au ministère des Finances, il bloque les nombreux ordres émanant des Allemands, complique leurs diverses démarches administratives, participe à la fabrication de faux-papiers d'identité, établit des faux en écritures, récupère des informations qu'il transmet à son réseau. Rouage discret mais essentiel de « *l'armée des Ombres* », son engagement lui vaut la médaille de la Résistance.

L'homme politique

Élu maire d'Ablon-sur-Seine en 1945, il le reste jusqu'en 1983. De 1946 à 1992, Alain est successivement chef de cabinet, ministre des Finances, secrétaire d'État aux Finances, du Budget, commissaire général aux Affaires allemandes et autrichiennes, président de l'Autorité internationale de la Ruhr, secrétaire d'État à la Marine, membre de l'Assemblée parlementaire européenne, président du parlement européen, sénateur, président du Sénat.

Les intérim

Après la démission du général de Gaulle, Alain est appelé, en tant que président du Sénat, à assurer l'intérim de la présidence de la République du 28 avril au 20 juin 1969. Dans un contexte politique délicat, il préside les Conseils des ministres, ratifie les traités, promulgue les lois, signe les décrets, accrédite les ambassadeurs. Au décès de Georges Pompidou, il assume un second intérim du 2 avril au 19 mai 1974. Pendant ce court laps de temps, il prend des décisions importantes comme le lancement officiel du programme Airbus et la construction du cinquième sous-marin nucléaire français. Européen convaincu, il fait ratifier, au nom de la France, la Convention européenne des droits de l'homme.

Alain POHER et le Val-de-Marne

Alain a été sénateur du Val-de-Marne de 1952 à 1995. Il s'éteint à Paris et repose dans le cimetière de sa ville natale. Le 20 mai 1999, le Sénat lui a rendu hommage en dévoilant une plaque à son effigie sur le pupitre qu'il a occupé pendant plus de quarante ans dans l'hémicycle du Palais du Luxembourg.



Le der des ders

Lazare PONTICELLI *Chevalier de la Légion d'Honneur*

« La France au cœur »

7 décembre 1897 - 12 mars 2008

Né à Bettola en Italie, il a quatre frères et deux sœurs. Suite au décès du père en 1903, la famille décide d'émigrer en France pour fuir la misère. Lazare a six ans. Impossible de l'emmener, car l'argent manque pour payer son voyage. Resté seul, il réussit à économiser la somme nécessaire, et part. Il a neuf ans et ne connaît aucun mot de français !

L'arrivée à Paris

Arrivé à Paris, il trouve un hébergement dans un hôtel tenu par un couple d'italiens. Il y reste 8 mois et rejoint Nogent-sur-Marne. Il a dix ans. Pour survivre, il couche dehors et pour se nourrir, il rend divers services aux commerçants du quartier. En 1911, il a 14 ans et obtient son permis de travail. Son premier emploi consiste à livrer du charbon. En mars 1913, il crée une entreprise de ramonage. Les affaires démarrent bien, mais périclitent avec l'arrivée de la guerre.

Le Poilu

Pour Lazare, c'est un devoir que « *de défendre le pays qui me nourrit* ». Aussi, dès le début de la Première Guerre mondiale, en trichant sur son âge, il s'engage. Versé dans le 4^e Régiment de marche du 1^{er} Régiment étranger, il y retrouve son frère Céleste. Envoyé sur le front, il est au cœur des combats de l'Argonne. En mai 1915, avec l'entrée en guerre de l'Italie, il doit rejoindre l'armée de son pays. Enrôlé dans « *les Alpini* », au 3^e Régiment de chasseurs alpins, il est engagé dans les combats des Dolomites en 1916, dans la bataille de Caporetto en 1917 où il est blessé. Renvoyé au front, il participe à la bataille décisive de Vittorio Veneto en 1918. C'est là qu'il apprend la signature de l'armistice.

La « Ponticelli Frères »

Démobilisé et de retour en France en 1920, il fonde avec ses deux frères, Céleste et Bonfils, le 5 novembre 1921, la société « *Ponticelli Frères* ». Au départ, c'est une modeste entreprise de nettoyage et de réparation de cheminées. Elle est devenue aujourd'hui une multinationale au service de l'industrie, employant plus de 4000 personnes et implantée dans 14 pays.

La Seconde Guerre mondiale

En 1937, Lazare obtient la nationalité française. En septembre 1939 à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, il s'engage à nouveau pour défendre la France. Jugé trop vieux pour le service actif, il est renvoyé à son entreprise où l'on estime que ses services seront plus profitables à l'effort de guerre. En mai 1940, il part avec sa famille en exode dans le sud de la France, où il participe à des actions de résistance comme le détournement de wagons d'obus destinés à l'Allemagne.

Le der des ders

S'il prend sa retraite en 1960, jamais il n'a oublié ses frères d'arme « *C'est pour ça que, depuis que la guerre est terminée, je vais tous les 11 Novembre au monument aux morts* ». Après le décès de Louis de Cazenave, Lazare devient le 20 janvier 2008 le dernier Poilu vivant, ayant combattu sous le drapeau français durant la Première Guerre mondiale. Le destin a voulu que ce soit lui, mais au vu de son exceptionnel parcours, est-ce vraiment un hasard ?

Lazare PONTICELLI et le Val-de-Marne

C'est à Nogent-sur-Marne que sa famille arrivant d'Italie est venue s'installer. En 1955, les bureaux de la « *Ponticelli Frères* » sont transférés pour quelques temps à Vitry-sur-Seine. Habitant depuis 1925 au Kremlin-Bicêtre, c'est dans cette commune que Lazare s'éteint à l'âge de 110 ans. Il repose avec ses frères et ses sœurs, au cimetière parisien d'Ivry-sur-Seine. Sa disparition a fixé définitivement la Grande Guerre dans l'histoire.



L'inspiré

Claude ROUGET de LISLE Chevalier de la Légion d'Honneur

« Allons enfants de la Patrie... »

10 mai 1760 - 26 juin 1836

Il est né à Lons-le-Saunier dans le Jura au 24 rue du Commerce, son père est avocat au bailliage de la ville. Aîné d'une fratrie de 5 garçons et 3 filles, il passe son enfance à Montaigu, un petit village distant de quelques kilomètres de Lons. Ses parents sont mélomanes et, rapidement, il se passionne pour la musique et apprend le violon.

Sa formation

Après ses études au collège de sa ville, son père l'oriente vers le métier des armes. Il entre le 5 mai 1776 à l'École militaire de Paris. A sa sortie, il intègre le 1^{er} janvier 1782 l'École Royale du Génie de Mézières, en sort le 1^{er} avril 1784 aspirant-lieutenant en second au corps royal du génie. Sous la Révolution, il devient lieutenant en premier le 15 septembre 1789 et capitaine le 1^{er} avril 1791. Son hostilité à Bonaparte, le pousse à démissionner de l'armée le 29 Mars 1796.

La demande

Capitaine dans l'Armée du Rhin, à Strasbourg, il est affecté au bataillon « *Les enfants de la Patrie* ». C'est au cours d'une réception organisée le 25 avril 1792 en l'honneur des officiers, que le baron Philippe Frédéric de Dietrich, maire de la ville, lui demande : « *Monsieur de Lisle, faites-nous quelque beau chant pour ce peuple soldat qui surgit de toutes parts à l'appel de la patrie en danger et vous aurez bien mérité de la nation.* »

L'inspiration

Or le matin de ce jour, Claude a lu sur une affiche, signée par la Société des Amis de la Constitution : « *Aux armes, citoyens ! L'étendard de la guerre est déployé ! Le signal est sonné ! Aux armes ! Il faut combattre, vaincre, ou mourir. Marchons !* » Ces mots résonnent dans sa tête. Après la réception, inspiré, il prend sa plume et son violon et compose dans la nuit les paroles et la musique d'un chant qu'il baptise « *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin* » et qu'il dédie au maréchal Nicolas Luckner, le commandant en chef de l'Armée du Rhin.

La première

Le soir du 26 avril, l'œuvre est interprétée au cours d'un dîner. Contrairement à ce que laisse supposer le tableau de David, ce n'est pas Claude qui chante l'hymne pour la première fois, mais le maire de Strasbourg, de Dietrich, accompagné au clavecin par son épouse. Le triomphe est immédiat. Le chant est adopté et repris en cœur toute la soirée.

La Marseillaise

Largement distribué, le chant se propage rapidement dans tout le pays. Le 30 juillet 1792, le 1^{er} bataillon des Fédérés de Marseille entre à Paris en l'entonnant. Les Parisiens, impressionnés, l'appellent spontanément « *L'Hymne des Marseillais* », puis « *La Chanson Marseillaise* » et enfin « *La Marseillaise* ». Décrétée par la Convention *Chant National* le 14 juillet 1795, elle devient officiellement l'hymne national de la République Française le 14 mars 1879.

Claude ROUGET de LISLE et le Val-de-Marne

L'œuvre a-t-elle détruit son auteur ? Jamais, il ne put retrouver sa flamme créatrice et finit sa vie dans la misère. Le 21 juin 1826 il est emprisonné pour dettes. À sa sortie de prison, il vivote grâce à une petite pension allouée par Louis-Philippe I^{er} et loge dans une mansarde du Quartier Latin. Dans les années 1830, son ami le général Blein et la famille Voïart lui offrent l'hospitalité à Choisy-le-Roi. Il décède dans cette ville où il est inhumé. La reconnaissance viendra plus tard et trop tard pour Claude. Le 14 juillet 1915 ses cendres sont solennellement transférées aux Invalides. Sa tombe est toujours conservée dans l'ancien cimetière de Choisy-le-Roi.



La généreuse

Germaine SABLON Chevalier de la Légion d'Honneur

« Une vie à chanter »

19 juillet 1899 - 17 avril 1985

Le père de Germaine, Adhémar Fabulus dit Charles, est compositeur et sa mère Jeanne Antoinette Labourier est sage-femme. Troisième de la fratrie, elle a trois frères, Marcel, André et Jean. Tous sont baignés par la musique car « *le seul endroit qui n'a pas de piano est la cuisine* ». Germaine Sablon débute sa carrière de chanteuse à 16 ans et tourne ses premiers films à 20 ans. Elle connaît un énorme succès dans les années 1930.

La patriote

Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, elle est sur la ligne Maginot dans le cadre du Théâtre aux Armées et chante pour nos soldats. En 1940 à 41 ans, elle s'engage comme conductrice-ambulancière volontaire et sera blessée le 25 mai. C'est à cette période qu'elle rencontre Joseph Kessel.

La résistante

Refusant les clauses de l'armistice du 22 juin 1940 et la politique de collaboration du régime de Vichy, elle s'engage dans la résistance. Kessel la rejoint. En 1941, ils intègrent le réseau « *Carte* » dirigé par André Girard. Dénoncés, ils doivent fuir et rejoignent Londres.

Londres

Arrivée à Londres le 5 février 1943, Germaine y multiplie les concerts. Le 23 février, elle rencontre le metteur en scène Alberto Cavalcanti avec lequel elle a déjà tourné. Celui-ci lui demande de trouver un chant pour le film qu'il est en train de réaliser sur la lutte clandestine en France...

Le Chant des Partisans

Suite à cette demande, elle sollicite Joseph Kessel, mais celui-ci est concentré sur l'écriture de son ouvrage *L'armée des ombres*. Germaine insiste et avec l'appui d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Joseph accepte. Encore faut-il une musique ! André Gillois qui anime l'émission radiophonique diffusée sur la BBC « *Honneur et Patrie* », leur propose un air composé par Anna Marly. La mélodie plut et fut adoptée. Restait à écrire le texte. Toujours poussé par Germaine, le dimanche 30 mai, Kessel se met au travail avec son neveu Druon. « *Jef trouvait les idées avec Maurice et celui-ci avait le génie de les mettre en vers* », note Germaine qui met en phase le texte et la musique. En une heure c'est fait ! Le lundi 31 mai, elle enregistre la chanson qui est immédiatement diffusée sur la B.B.C. Dès lors, répandu sur toutes les ondes, le *Chant des Partisans* entre dans l'Histoire. En écoutant Germaine chanter, Joseph dira : « *Peut-être est-ce là, tout ce qui restera de nous* ».

La fin de la guerre

Mais Germaine n'en reste pas là. En juillet 1943, elle s'enrôle dans une unité médicale franco-anglaise. Affectée à la 1^{ère} Division Française Libre dans le 22^e Bataillon de Marche nord-africain, elle participe aux campagnes de Lybie et d'Afrique du Nord et d'Italie. Le 15 mai 1944, elle est blessée à la bataille de Garigliano. Le 15 août, elle prend part au débarquement de Provence et jusqu'en mars 1945 à la campagne d'Alsace. Démobilisée le 18 juin 1945, elle reprend sa vie d'artiste, part en tournée avec son frère Jean en Amérique du Sud, puis seule aux États-Unis et au Canada. À 56 ans, elle tourne un dernier film (*La foire aux femmes*) et met fin à sa carrière artistique.

Germaine SABLON et le Val de Marne

Germaine Sablon est née au Perreux-sur-Marne et décède à Saint-Raphaël. Mère de deux enfants, elle a vécu en être libre, fidèle à son idéal. Femme de cœur, de conviction et d'engagement, partageant sa soif de vie, elle reste un exemple d'humanisme.



Le Président

Léopold Sédar SENGHOR *Grand' Croix de la Légion d'Honneur*

« Symbole de la Francophonie »

9 octobre 1906 - 20 décembre 2001

Léopold Sédar Senghor naît à Joal, au Sénégal. Son père, Basile Diogoye, est un commerçant catholique aisé. Sa mère, Gnilane Ndiémé Bakhoum est d'origine Peule. Il commence ses études au Sénégal. Excellent élève et passionné de littérature française, il passe brillamment le baccalauréat. Sur les conseils de ses professeurs, il obtient une bourse afin de poursuivre ses études supérieures en France. Il quitte pour la première fois le Sénégal à l'âge de 22 ans.

L'étudiant

En 1928, il est étudiant au lycée Louis-le-Grand. Naturalisé en 1933, il est reçu à l'agrégation de grammaire en 1935. De 1935 à 1938, tout en enseignant les lettres et la grammaire au lycée Descartes à Tours, il suit les cours de linguistique négro-africaine à l'École Pratique des Hautes Études à l'Institut d'Ethnologie de Paris.

Le patriote

Mobilisé en 1939, il est incorporé comme officier dans la 59^e division d'infanterie coloniale. Emprisonné en juin 1940, déplacé de camp en camp, il se retrouve en octobre 1940 au Stalag 230 de Poitiers, un camp de prisonniers réservé aux troupes coloniales. C'est ici que le concept de négritude, né entre les deux guerres avec son ami Césaire, prend pour lui, tout son sens. De cette expérience naîtra le recueil de poèmes *Hosties noires*. En novembre 1941, il est envoyé dans un camp près de Bordeaux d'où il sera libéré pour « avoir simulé une maladie tropicale qui faisait frémir les Allemands, acquis à l'hygiénisme ». Réformé en février 1942, Léopold regagne Paris et rejoint la résistance au sein du Front National Universitaire. Au lendemain de la guerre, il reprend la chaire de linguistique à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer qu'il occupera jusqu'en 1960.

Le politique

1945 marque son engagement en politique. Élu député du Sénégal en 1946, il occupe diverses fonctions au Conseil de l'Europe, à l'Unesco et à l'ONU. En France, il est nommé secrétaire d'État à la présidence du Conseil dans le cabinet d'Edgar Faure entre 1955 et 1956 et ministre-conseiller du gouvernement de la République française en 1959. Au Sénégal, il devient maire de Thiès en 1956 avant d'être élu 1^{er} président de la République du Sénégal en 1960. Il le restera jusqu'en 1980. Auteur de l'hymne national sénégalais *le Lion rouge*, Léopold est reconnu comme un démocrate et sa contribution a été décisive quant à la stabilité politique de son pays.

L'écrivain

En 1970, il soutient la création de la Francophonie et devient vice-président du Haut-Conseil de la Francophonie. En 1982, il est l'un des fondateurs de l'Association France et pays en voie de développement. Auteur de nombreux recueils poétiques, d'essais et d'ouvrages divers, il est élu à l'Académie Française le 2 juin 1983, au fauteuil 16, où il succède au duc de Lévis-Mirepoix. Il est le premier Africain à siéger dans cette assemblée.

Léopold Sédar SENGHOR et le Val-de-Marne

En 1938, il enseigne au lycée Marcellin Berthelot de Saint-Maur-des-Fossés. Symbole majeur de la francophonie en Afrique, l'Université Internationale de langue française d'Alexandrie, inaugurée en 1990, porte son nom. Léopold décède à Verson, en Normandie et repose au cimetière catholique Bel-Air à Dakar.



La pétillante

Germaine TILLION *Grand-croix de la Légion d'Honneur*

« Chanter pour résister à la barbarie »

30 mai 1907 - 19 avril 2008

Issue de deux lignées de notables, Germaine grandit aimée par ses parents dans un milieu érudit. À huit ans, elle est envoyée avec sa sœur Françoise dans un pensionnat à Clermont-Ferrand. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle entre en 1925 à l'École du Louvre. Elle y étudie la préhistoire, l'histoire des religions, l'égyptologie, le folklore français et celtique. À partir de 1928, elle s'oriente vers l'ethnologie.

Premier contact avec le nazisme

En 1932, elle passe 14 mois à l'université de Königsberg, en Prusse-Orientale où elle assiste à la prise du pouvoir des nazis. Elle considère Hitler, devenu chancelier le 30 janvier 1933, comme l'incarnation du mal. Cette analyse sera déterminante quant à son engagement dans la Résistance Française dès 1940.

Première mission

En 1934, elle est diplômée de l'École du Louvre et de l'Institut d'Ethnologie. On lui propose alors une mission dans l'Aurès, région située dans le Nord-Est de l'Algérie, pour étudier l'ethnie des Chaouis. Dans ce but, elle s'initie à la langue berbère à l'École des langues orientales. Entre 1935 et 1940, Germaine effectue deux missions en Algérie.

L'entrée en résistance

Suite à sa seconde mission, elle rentre en France le 9 juin 1940. L'Armée Française est en pleine débâcle. Dans son discours du 17 juin, Pétain lance « *il faut cesser le combat* ». C'est inacceptable pour Germaine et rejoint l'Armée des Ombres au sein du réseau du Musée de l'Homme.

Le Verfügbar aux Enfers

Dénoncée, Germaine est arrêtée le 13 août 1942. Déportée au camp de Ravensbrück le 21 octobre 1943, elle résiste à sa façon. Elle oppose à la barbarie la force de l'esprit. Elle donne clandestinement des conférences, anime des discussions, lance des débats. Elle écrit une opérette *Le Verfügbar aux Enfers*. Germaine y mêle des textes relatant avec humour les dures conditions de détention avec des airs tirés du répertoire lyrique ou populaire et le soir, en cachette, avec ses compagnes de misère, elle fait répéter les scènes. Ce qui semble unimaginable dans cet enfer où tout est fait pour avilir, démoraliser, anéantir, on joue, on chante, on rit, préservant ainsi son humanisme. Le 17 avril 2010, cette opérette sera jouée officiellement dans l'enceinte du camp de concentration de Ravensbrück où la mère de Germaine, Émilie a été assassinée le 2 mars 1945.

Germaine TILLION et le Val-de-Marne

Avec ses parents, Germaine Tillion habite à partir de 1922 à Saint-Maur-des-Fossés dans la maison de ses grands-parents maternels. Elle ne s'est jamais mariée et n'a pas eu d'enfant. Née le 30 mai 1907 à Allègre en Haute-Loire, elle décède le 19 avril 2008 à son domicile à Saint-Mandé et sera inhumée au cimetière Condé de Saint-Maur-des-Fossés. Un juste hommage de la Nation lui sera rendu le 27 mai 2015 par son entrée au Panthéon. Douée d'une intelligence supérieure, survivante des camps de la mort, Germaine continuera toute sa vie à diffuser son message de paix et d'espoir sans être, hélas, toujours bien comprise.



La courageuse

Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER née VOGEL

Commandeur de la Légion d'Honneur

« Ne pas oublier »

3 novembre 1912 - 11 décembre 1996

Lucien, son père, est le pionnier français de la presse illustrée. Cosette, sa mère, est rédactrice en chef de *Vogue* et son oncle, Jean de Brunhoff est le créateur de *BABAR*. Élevés par des précepteurs, entourés de nombreux domestiques, Marie-Claude avec sa sœur Nadine et son frère Nicolas, évoluent dans un milieu aisé, libéral et artistique.

La découverte du nazisme

En 1930, elle est envoyée en Allemagne pour apprendre la langue. En 1933, devenue reporter-photographe pour le magazine *Vu*, elle y retourne pour faire un reportage sur la montée du national-socialisme. Elle y réalise clandestinement les premiers clichés connus des camps de concentration d'Oranienburg et de Dachau.

Paul Vaillant-Couturier

Régulièrement, les Vogel organisent de somptueuses réceptions où tout ce que le monde compte à l'époque d'érudits se retrouve. C'est dans ce cadre que Marie-Claude rencontre en 1932 Paul Vaillant-Couturier. Il est le rédacteur en chef de *L'Humanité*. Ce journal est alors le troisième grand quotidien français. En 1934, elle adhère aux Jeunesses communistes. Le 29 septembre 1937, ils se marient à Villejuif, il a 45 ans, elle en a 25. Douze jours plus tard, Paul décède d'un infarctus. Cette mort brutale, Marie-Claude va la gérer à sa façon : « *C'est à la mort de Paul que la plupart des gens ont appris que nous étions mariés. Ils m'ont alors appelée Vaillant-Couturier. Le minimum a été, ensuite, d'essayer d'être digne de ce nom.* »

Résistante et déportée

En 1938, elle travaille au service photo de *L'Humanité* qui sera interdit en septembre 1939. Elle s'engage alors dans la Résistance. Dénoncée, elle est arrêtée le 9 février 1942. Déportée à Auschwitz-Birkenau, on lui tatoue le matricule 31 685. Comme elle parle allemand, elle va avec un incroyable courage, faire face aux gardiens nazis et sauver de nombreux déportés. Transférée à Ravensbrück en août 1944, elle continuera son action salvatrice. Elle rentre en France le 25 juin 1945.

Le procès de Nuremberg

Appelée à témoigner au procès de Nuremberg en 1946, elle va faire face, avec une rare détermination, à ses bourreaux. Cela lui vaudra de violentes attaques des révisionnistes qui l'accusent nommément d'avoir survécu en dépouillant ses compagnes. Il s'ensuit un procès où Geneviève de Gaulle-Anthonioz, elle-même rescapée de Ravensbrück, déclare à la barre des témoins « *Je connais peu de femmes aussi courageuses que Marie-Claude, qui a toujours donné le sentiment que sa propre vie n'était rien sinon d'être au service de ses camarades* ». Les accusateurs seront condamnés.

Ne jamais oublier

Dès son retour des camps de la mort, elle s'investit dans les associations de déportés afin d'assurer la sauvegarde des archives, des sites historiques, des camps et autres lieux de mémoire. En 1990, elle devient, dès sa création, présidente de la Fondation pour la mémoire de la déportation. Elle y multiplie les actions, fait ériger des stèles, participe au développement des idéaux de paix et de liberté, défend la dignité de la personne humaine et les droits de l'Homme.

Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER et le Val-de-Marne

Elle naît et meurt à Paris. Remariée à Pierre Villon en 1949, elle en adoptera le fils Thomas. De 1962 à 1973, elle a été élue députée communiste dans la 1^{ère} circonscription du Val-de-Marne.



Le battant

Gaston VIENS *Commandeur de la Légion d'Honneur*

« Orly au cœur »

24 octobre 1924 - 21 décembre 2015

Né au Cheval-Blanc dans le Vaucluse, Gaston est élevé avec ses cinq frères et sœurs à Saint-Rémy-de-Provence dans les Bouches-du-Rhône. Ses parents sont maraîchers. Tout en aidant à la ferme, il passe son certificat d'études primaires et débute dans la vie professionnelle comme ouvrier maraîcher.

Une jeunesse bouleversée

En 1942, il adhère aux Jeunesses Communistes et rejoint la résistance. Arrêté le 14 Juillet 1943, déporté à Buchenwald, Gaston devient le matricule 69295. La 3^e armée américaine le libère le 11 avril 1945. À son retour, il est successivement ouvrier agricole, maçon, chauffeur de poids lourds. Parallèlement, il milite activement au sein du Parti Communiste Français dans la section de Saint-Rémy-de-Provence. À 25 ans, il devient permanent et secrétaire de la fédération des Bouches-du-Rhône.

La montée à Paris

En 1954, appelé par la direction nationale du PCF aux fonctions de permanent au journal *La Terre*, il doit venir sur la région parisienne. Gaston habite dans une chambre au Kremlin-Bicêtre, puis dans une cité d'urgence à Villejuif et en 1961 dans un HLM à Orly, une ville en pleine expansion qui, de 1960 à 1964, passe de 13 000 à 27 000 habitants.

Le maire d'Orly

Fidèle à ses convictions et à son tempérament, il s'investit totalement dans la vie politique locale et le 21 mars 1965 il est élu maire. À cette fonction, il doit gérer au plus vite une situation délicate. D'abord la ville manque cruellement d'équipements collectifs et de services à la population et ensuite elle est divisée entre le vieil Orly et les cités nouvelles. Si son leitmotiv est « *créer la ville* », le défi est énorme. Sous son impulsion, un effort d'investissement considérable est réalisé. Innovant dans de nombreux domaines, omniprésent sur le terrain, multipliant les lieux de vie et de rencontre, Gaston transforme Orly qui devient, au fil du temps, une cité agréable pour tous. Après des années de construction, symbole de l'union entre tous les Orlysiens, la nouvelle mairie est inaugurée le 22 mars 1997. Il quitte ses fonctions de maire le 21 mars 2009. Il a 85 ans.

Président du Conseil Général

Suite à la création du Val-de-Marne le 24 février 1965, le premier Conseil Général de ce département est élu le 24 septembre 1967. À la surprise générale, Gaston accède à sa présidence. Sans y avoir été préparé, il exerce cette fonction jusqu'en 1970, en étant particulièrement actif dans le domaine culturel et celui du logement. Aux élections suivantes, le gaulliste Roland Nungesser lui succède.

La rupture avec le Parti Communiste

La fin des années 1980 marque la rupture entre Gaston et le Parti Communiste. Sur plusieurs points, il s'oppose à la ligne que son parti veut lui imposer et rejoint le courant interne des reconSTRUCTEURS. Après plusieurs accrochages avec les responsables, dont le secrétaire général Georges Marchais, il est exclu définitivement de ce mouvement politique en 1989.

Gaston VIENS et le Val-de-Marne

Le Val-de-Marne est pour Georges sa terre de cœur. Arrivant de sa Provence il habite successivement au Kremlin-Bicêtre, à Villejuif et à Orly dont il devint le maire de 1965 à 2009. Il a été le premier président du Conseil Général du Val-de-Marne de 1967 à 1970. C'est dans ce département qu'il a réalisé pleinement son destin et, en toute logique, il s'éteint à l'hôpital de Créteil et repose dans le cimetière d'Orly.